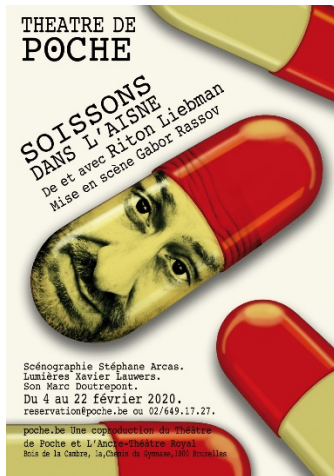




Mise en scène **Gabor Rassov**

Avec **Riton Liebman**

Scénographie **Stéphane Arcas**

Lumières **Xavier Lauwers**

Son **Marc Dautrepoint**

Musique originale **Félix Liebman** alias **Jeune Dissap**

Une coproduction du Théâtre de Poche et L'Ancre-Théâtre Royal

REVUE DE PRESSE – Février 2020

Presse écrite

[Le Vif](#) – Thierry Denoël – 23 janvier 2020

[La Libre Belgique](#) – Laurence Bertels – 3 février 2020

[Regards \(magazine\)](#) – Florence Lopes Cardozo – 4 février 2020

[Le Soir](#) – Catherine Makereel – 5 février 2020

[La Libre Belgique](#) – Laurence Bertels – 6 février 2020

[Moustique](#) – Eric Russon – 19 février 2020

Radio

Radio Judaïca – Judaïca Culture Club » - 27 janvier 2020

Radio Panik - « Screenshot » - 2 février 2020

BX1+ - « L'invité culture » - Fabrice Grosfilley - 5 février 2020

RTBF La Première – « Entrez sans frapper » - Jérôme Colin et Eric Russon - 7 février 2020

RTBF La Première – « Week-end Première » - Charlotte Dekoker – 8 février 2020

Radio Panik – « Les Promesses de l'Aube » - 13 février 2020

RTBF Vivacité – « Les petits papiers » - Régine Dubois - 16 février 2020

TV

LN24 – « LN24 Midi » - 4 février 2020

BX1 – « Le cour(r)ier recommandé » - David Courier - 5 février 2020

RTBF La Trois – « Kiosk » - 13 février 2020

Web

[Brussels Is Yours](#) – Carole Cornet – 30 janvier 2020

[Demandez le programme](#) – Jean Campion – 9 février 2020

[RTBF Culture](#) – Dominique Mussche – 12 février 2020

[Le Bruit de Bruxelles](#) – Julia Garlito Y Romo – 14 février 2020

Contact Presse

Anouchka Vilain

presse@poche.be

+32 2 647 27 26

+32 496 10 76 91



Riton Liebman

« Même à l'enterrement de mon père, j'ai pris une ligne »

Il a connu la gloire, à 13 ans, dans un film de Bertrand Blier, puis la déchéance de la drogue. Il s'est relevé, tout seul, dans un centre de cure, à *Soissons, dans l'Aisnes* : c'est le titre de la deuxième pièce d'une trilogie où il se met à nu. Raconter ses déboires, avec dérision, c'est ce qu'il fait le mieux. Il est, sur scène comme en interview, d'une sincérité rare, vibrante.

PROPOS RECUEILLIS PAR THIERRY DENOËL • PHOTO : DEBBY TERMONIA

Dans *La Vedette du quartier*, vous racontiez vos heures de gloire et de désillusion après le fameux film de Blier, *Préparez vos mouchoirs*. Dans *Soissons, dans l'Aisnes* (1), vous évoquez votre cure de désintox et votre dépendance à l'héroïne. Sans masque. Difficile ?
Quand je me défonçais, je faisais tout pour le cacher. Aujourd'hui, j'assume. Ma vie, ça a été aussi la drogue, pendant quinze ans. J'ai commencé jeune, à l'ancien athénée d'Ixelles et dans des boîtes de nuit, en vacances. D'abord l'alcool, boire des coups, puis très vite l'héroïne. A 18 ans, j'étais complètement accro. Pour me payer mes doses d'héro, je volais dans le sac de ma mère ou ceux de ses patients qui venaient pour des séances de psychothérapie.

Un enfer ?

L'héroïne, la drogue en général, mais aussi l'alcool, quand on est addict, c'est l'enfer. Je le raconte dans *Soissons* : même le jour de l'enterrement de mon père, j'ai pris une ligne, sur une tombe du cimetière. Un copain voulait me faire plaisir en me

donnant un rail d'héro. Un rail gratos. J'étais ravi. Pour moi, c'était alors la vie normale.

Vos parents ont essayé de vous aider ?

Je n'étais plus chez eux. Après le film de Blier, je suis parti à Paris, à 15 ans. Mais ma mère savait, mon père aussi (NDLR : *Marcel Liebman, éminent prof de l'ULB, précurseur du dialogue israélo-palestinien*). Ils étaient démunis, comme la plupart des parents de drogués. Elle a tenté de me faire voir un psy. Lui était à l'ouest. Il ne savait pas quoi faire de tout ça. Je ne les juge pas. Personne ne pouvait me faire arrêter la drogue tant que je ne l'avais pas décidé moi-même. Et je n'étais pas un salaud ni un connard – c'est d'ailleurs la première chose qu'on apprend en cure –, j'étais dépendant. C'est tout. Si demain, mon fils de 21 ans se droguait, je ne suis pas certain de pouvoir l'aider comme il faut, alors que je suis passé par là.

Vous avez aussi été accro à la codéine ?

Oui. En vacances de ski avec des potes, →

« QUAND ON EST DROGUÉ, ON A INÉVITABLEMENT HONTE. »

→ je me suis retrouvé en manque d'héro. Je me suis souvenu que des toxicomanes allaient chercher des sirops pour la toux à la pharmacie. J'ai repéré une croix verte clignotante et je suis entré acheter un médoc pour la toux à la codéine, du Néo-codion, bien connu des héroïnomanes qui n'ont pas leur dose. J'en ai pris pendant quatre ans. Je faisais encore parfois des fêtes à l'héro. Mais le Néo-codion, ça coupe le manque et une boîte ne coûte que quelques euros. A l'époque, c'était en vente libre.

Vous évoquez la honte dans votre pièce. Pourquoi ?

On ne prend pas de l'héro devant les autres. Je disparaissais et revenais défoncé. Quand mes copains me voyaient, ils disaient : « T'as vu ta gueule ? » Je n'étais plus présent avec eux, je m'endormais sur une chaise. Oui, quand on est drogué, on a inévitablement honte. Avec la codéine, je faisais un tour à la pharmacie avant d'affronter ma journée et je ne foutais quand même plus rien après avoir vidé la plaquette de Néo-codion. Ça t'enlève la vie, les émotions et tout avenir qu'on pourrait s'imaginer. A un moment, j'ai cherché comment m'en sortir. Je suis tombé sur le centre Apte de Soissons, où j'ai tenu les cinquante-six jours imposés par la cure. La honte a disparu dès que j'ai pris la décision de me soigner.

Après la honte, la fierté ?

Ce n'était pas de la fierté. Plutôt de la gratitude. Envers moi et ceux qui m'ont épaulé. Gratitude d'avoir la chance d'enfin pouvoir vivre sans drogue, d'être libre. La dépendance, c'est perdre la maîtrise de sa vie, c'est quand le produit devient plus fort que toi. Que ce soit de l'héro, de la cocaïne, de l'alcool, des antidépresseurs... Dans *Soissons*, je raconte ce retour à la liberté, avec dérision toujours.

Avez-vous envie que votre histoire serve d'exemple ?

Non, je ne suis pas un exemple. Je peux rechuter demain, mourir d'une overdose ce soir. Quand on a connu la dépendance, l'abstinence n'est jamais acquise définitivement. Il faut la remettre tous les jours sur le métier, même après vingt-cinq ans de sobriété. Bien sûr, parler de ma toxicomanie et de ma cure à Soissons n'est pas anodin. Cela dit des choses sur l'humain, ses fragilités, sa capacité à sortir la tête de l'eau ou non. C'est juste une histoire finalement positive, mais pas un exemple.

Dans votre pièce, vous évoquez d'autres toxicomanes en cure avec vous, à Soissons. Pourquoi cette galerie

Bio express

1964 Naissance à Bruxelles, le 29 janvier.

1978 Joue, à 13 ans, dans *Préparez vos mouchoirs*, de Bertrand Blier, avec Gérard Depardieu et Patrick Dewaere, dont la scène culte du lit avec Carole Laure nue.

1994 Suit une cure de désintoxication dans un centre de Soissons (nord de la France).

2012 Réalise le film *Je suis supporter du Standard*, comédie franco-belge.

2017 Ecrit et joue *La Vedette du quartier*, un succès à Bruxelles, Paris et Avignon.

de portraits ?

Pour montrer que la dépendance peut toucher tout le monde, des riches, des pauvres, des gens de toutes origines. Au centre Apte, il y avait un comptable, une secrétaire, des employés de bureau, une femme qui se shootait au kir-champagne tous les jours, pas seulement des fumeurs de crack et des braqueurs. Surtout, tous ces gens étaient mes compagnons de combat. Je leur rends hommage, d'une certaine façon. Car ne pas se barrer du centre pour se défoncer est un incroyable combat. Tous n'arrivent pas à tenir cinquante-six jours, puis à persévérer dans l'abstinence au-delà de ce délai. J'ai remarqué que ceux qui réussissent ont souvent la chance d'avoir un entourage familial.

Comment tient-on après la cure ?

Grâce aux groupes de parole. C'est la garantie pour rester *clean*. Ceux qui n'y vont pas rechutent, inévitablement. J'en fréquente toujours aujourd'hui, très régulièrement. Ce sont les Narcotiques anonymes (NA). Il y en a à Paris, où j'habite, à Bruxelles, partout. Ils s'inspirent de la méthode des Alcooliques anonymes (AA). Pour moi, c'est une pratique spirituelle, comme le yoga ou la méditation pour d'autres. La force de ces groupes est qu'on dialogue avec des gens qui ont vécu la même dégringolade. C'est un espace d'honnêteté totale.

Vous parlez de quoi entre vous ? De la peur de retomber ?

Pas forcément. Je parle surtout de mes émotions du jour, de mes colères, mes frustrations, mes défauts de caractère qui pourraient reprendre le dessus si je n'en parlais pas. Si j'y allais ce soir, je pourrais tout simplement raconter que j'ai vu un journaliste et qu'à un moment il me regardait et je ne savais plus quoi lui dire... On parle aussi de livres qui nous font du bien. On partage nos sentiments, sans façade, sans feindre quoi que ce soit. C'est la force de la parole. Vous savez, les Alcooliques anonymes ont été fondés par les docteurs Bill W. et Bob S. qui étaient tous les deux alcooliques et qui se sont rendu compte qu'en parlant de leur envie de se bourrer la gueule, cette envie disparaissait petit à petit.

« RACONTER SES ÉCHECS, C'EST PLUS MARRANT QUE RACONTER SES RÉUSSITES. LES RÉUSSITES, ÇA N'INTÉRESSE PERSONNE. »



Se raconter sur scène, comme vous le faites, cela a des vertus thérapeutiques ?

Je ne pense pas. La thérapie, je l'ai eue chez un psy. Ici, c'est du boulot, point barre. Ou alors c'est de la thérapie par le travail. Le job de comédien - auteur m'aide à me sentir bien, me permet de canaliser mes angoisses et ma folie. Il est prenant et libérateur.

Tout de même, pourquoi cette mise à nu ? Rire de vos déboires, c'est ce que vous faites de mieux ? Cela vous permet d'exister ? D'avoir les rôles que vous n'avez pas eus au cinéma ?

Un peu tout ça, oui. En écrivant des pièces où je tiens le rôle principal du début à la fin, j'ai une chance inouïe. Raconter ma vie sur scène et en rire, c'est bien mieux que ce que je peux avoir comme rôle au cinéma ou à la télé. Vous savez, j'ai toujours été en mode « déconne » dans la vie, mais quand je prends le stylo, je parviens à donner du sens à ce que j'ai vécu. Je ne peux plus me contenter de sortir des vannes. Et puis, raconter ses échecs, c'est plus marrant que raconter ses réussites. Les réussites, ça n'intéresse personne. Ça ne fait ni rire ni pleurer. Un de mes auteurs fétiches est l'Américain John Fante. Il parle aussi de sa drôle de vie avec dérision.

Vous avez parfois regretté de vous être présenté au casting du film de Bertrand Blier, à 13 ans ? Vous lui en avez voulu de ne pas vous proposer d'autres rôles ?

Pas de regret, non. Si c'était à refaire, je le referais, mais de préférence sans la drogue après. Blier faisait son boulot de réalisateur. Il n'est pas mon père. Il ne m'avait d'ailleurs rien

promis après ce rôle. Il ne me devait rien. Comme les autres, il a des problèmes dans la vie. A sa place, j'aurais aussi pu mettre un gamin de 13 ans dans un lit avec Carole Laure nue, si le scénario de mon film l'exigeait. N'empêche, j'ai tout de même rêvé, pendant des années, que je croisais Bertrand Blier, dans la rue ou sur un plateau de tournage...

La drogue, c'était un peu lié à la désillusion de ne plus avoir de grands rôles après l'expérience incroyable de *Préparez vos mouchoirs* ?

Cela n'a rien à voir. De toute façon, je ne cherche pas de responsables ou d'événements qui auraient une responsabilité dans ma descente aux enfers. Ce serait dérisoire. Le pourquoi, on s'en fout. Les causes à la dépendance, il y en a une multitude : votre histoire, votre métabolisme, vos rencontres, votre vulnérabilité... L'essentiel est toujours comment on s'en sort.

Vous avez trouvé la sérénité à 50 ans ?

Par moment. Pas tout le temps, je ne suis pas le dalaï lama. Dans ma tête, je suis toujours aussi dingue. C'est ce que je raconterai dans le troisième volet de la trilogie : l'histoire d'un mec qui, à 50 balais, va toujours bien, vingt-cinq ans après avoir arrêté l'héroïne. Il a une femme, un fiston, paie son loyer, mais il est toujours aussi dingue. Et quand il angoisse trop, il va au musée, voir une belle œuvre, de van Gogh par exemple, qui a, lui aussi, beaucoup morflé. Ça lui redonne la pêche. ▣

(1) *Soissons*, dans *l'Aisnes*, de Riton Liebman : au Théâtre de Poche, à Bruxelles, du 4 au 22 février.

“Mon fils, je l’ai eu clean, un cadeau extraordinaire”

Riton Liebman au Poche, son théâtre de prédilection, à la veille de la première de sa pièce “Soissons dans l’Aisne”, où il raconte sa cure de désintoxication.

Rencontre Laurence Bertels

Ne parler que de lui, ne savoir faire que cela... “Et après tout, pourquoi pas ? Les écrivains aussi ne parlent que d’eux. Mon théâtre, c’est du roman sur scène”, nous disait Riton Liebman en février dernier, à Paris, dans son quartier, le Saint-Martin, où il s’était imposé un défi : revenir sur les lieux du crime. Quarante ans après avoir été le gamin de Bruxelles qui, à 13 ans à peine, jouait dans *Préparez vos mouchoirs*, de Bertrand Blier, avec Gérard Depardieu et Patrick Dewaere. Et qui, cerise sur le gâteau, se retrouvait nu dans le lit de Carole Laure. De quoi entendre, toute sa vie durant, la question récurrente : “Depardieu et Dewaere, ils sont comment ?” “Et Carole Laure, tu l’as b... ?” Un début de carrière (trop) fulgurant, suite à une audition au Hilton, à laquelle il s’est présenté par hasard et au grand désespoir de sa mère. Car la suite s’avérera plus difficile.

Après avoir goûté aux joies de la célébrité, toute relative, et surtout du cinéma, le petit Riton, Henri de son vrai prénom, en souvenir de son oncle déporté, voudra quitter Bruxelles pour la Ville Lumière, et ne tardera pas à connaître les affres de la déception, des addictions, de la pente douce, puis de la descente aux enfers.

Arrivent, dans la foulée, les années de fête, d’héroïne, les Bains Douches et la rencontre avec Prince aux toilettes. “Vous vous rendez compte ? Je pisse à côté de Prince, j’ai réussi ma vie !” clame-t-il dans *La Vedette du quartier* (2016). Car ce par-

cours, difficile et chaotique, l’artiste ne cesse de le raconter sur scène, avec un succès public et critique, à Bruxelles mais aussi à Paris, au Petit Saint-Martin, théâtre privé réputé où s’impose n’est pas une sinécure. Pas plus, par ailleurs, que les cures racontées dans *Soissons dans l’Aisne*, suite logique, et non fin, de *Liebman Renégat*, Prix de la critique du meilleur auteur (2015). Un spectacle où il dit la difficulté d’être le fils d’un père tel que Marcel Liebman, Juif pro-palestinien, professeur émérite à l’ULB -, et de *La Vedette du quartier*, un deuxième opus encore plus autobiographique, sincère et touchant, grâce à l’universalité de son propos et au talent, indéniable, du comédien, qui aura même été invité chez Ruquier.

Soissons dans l’Aisne, donc. Ou l’histoire d’un mec en manque et de cinquante-six jours d’abstinence : lieu de la dernière chance, pour un sevrage à la force du poignet, dans une ambiance monacale ; une galerie de portraits, de gueules cassées, de camés, de gens comme tout le monde... Un nouvel épisode du feuilleton Liebman, mis en scène par Gabor Rassov, à découvrir au Poche, lieu de prédilection de ses créations, et coproduit par le Théâtre de l’Ancre.

À quelques jours de la première, en réveil, et café serré en main, Riton Liebman nous parle de ses dépendances.

■ Riton, la suite du feuilleton.

■ Après “Liebman Renégat” et “La Vedette du quartier”, voici “Soissons dans l’Aisne”.

■ Ou l’histoire d’un mec en manque et de 56 jours d’abstinence.

“Ce qui est chiant avec l’héro, c’est qu’il faut cavalier au cul des dealers.”

Riton Liebman
Auteur et comédien

Pourquoi avez-vous décidé de suivre cette cure de désintoxication ?

Je ramais depuis un bout de temps, avec les produits de substitution, non plus l’héro achetée chez les dealers, mais la codéine achetée légalement en pharmacie, et qui te bouche quand même l’horizon, t’enlève la pêche, te met dans un cocon qui empêche d’avancer. Je voulais arrêter, mais je savais que c’était trop dur d’arrêter chez soi, alors je suis tombé sur le centre Apte, au château des Ruisseaux, à Bucy-le-Long. Je croyais avoir arrêté l’héro. Mais, c’est quoi arrêter l’héro, si on passe à un produit de substitution ? C’est comme remplacer la bière par le vin. Sauf que ce qui est chiant avec l’héro, c’est qu’il faut cavalier au cul des dealers.

La codéine faisait-elle le même effet ?

À peu près... Je n’avais pas le flash des débuts avec l’héro, mais, comme son nom l’indique, on ne les a qu’au début. J’ai pris de l’héro pendant quinze ans. Même quand j’étais à la substitution, je continuais à en prendre, de temps en temps. La différence, avec la substitution, c’est que je n’ai jamais arrêté. Alors qu’avec l’héro, il m’arrivait de faire des breaks.

Pourquoi pas la cocaïne, par exemple ?

Mon produit de choix, comme on dit chez nous, c’était l’héro. C’est ce qui convenait le mieux à

mon corps. J’avais besoin de me calmer, de me sentir bien, de redescendre, de me poser, car j’étais toujours en mouvement, éparpillé. La coke, c’est plutôt pour s’extérioriser, avoir l’impression qu’on est génial. Moi, je savais déjà que je l’étais [rires].

À quel âge avez-vous pris votre première ligne ?

À quinze ans, avec des copains. Puis à seize, puis à seize et demi, puis à dix-sept, puis à dix-sept et demi, puis à dix-sept et huit mois... Et à 18, accro. Je commence à en acheter tout seul, à me faire mes petits plans en solo. Tout de suite, je repère les dealers.

Deux mois, c’est court, pour arrêter...

Le temps de la cure. Après, je suis allé tous les jours aux réunions des narcotics anonymes, pendant deux ans. J’y vais encore chaque fois que je peux.

Comment cela s’est passé au château des Ruisseaux ?

C’était dur et génial. Dur parce que c’est super dur d’arrêter la drogue. Pendant les trois premières semaines, on ne dort pas. Et génial, parce que c’est un changement de vie, de principes, une thérapie extraordinaire, où tu n’es pas là pour donner ton avis, mais pour raconter ta vie, écouter celle des autres, t’identifier, et voir combien on a tous ce besoin de consommer, alors que cela nous détruit. Les quinze premiers jours, l’as envie de partir tout le temps, ne fût-ce que pour consommer.

Qu’avez-vous ressenti en arrivant ?

Je me suis dit : Je vais me barrer. Mais je savais que si je repartais, je recommençais tout de suite. Donc,

malgré tout, je me suis accroché.

Quand vous aviez peur de craquer, que faisiez-vous ?

J’allais tout de suite parler aux autres.

Les journées sont très rythmées ?

Très. Il y a deux groupes de thérapie par jour. Tu racontes comment tu t’es défoncé, puis tu écoutes les autres. On ne s’interrompt pas. Sinon : repas, balade, film le soir, yoga, piscine, mais c’est secondaire. Le plus important, c’est le groupe et les principes spirituels : honnêteté, bonne volonté, ouverture d’esprit, non-jugement... On est tous pareils. Je suis comme la petite vieille qui prend des médicaments, ou comme le clochard alcoolique. C’est la même maladie de la dépendance.

À partir de quand avez-vous commencé à vous sentir mieux ?

Après trois semaines. Quand j’ai pu commencer à dormir. C’était la première chose que j’ai eu envie de faire, quand je suis arrivé. Et puis, quand on n’est plus obsédé par le produit, on a la vie de tout le monde, avec les angoisses, les moments de doute, la même pêche, les mêmes envies. Cette cure ne te fait qu’une seule promesse : arrêter l’obsession de consommer, et ça, ça marche. C’est génial. Puis il faut continuer à aller aux réunions, une pratique spirituelle, qui m’est nécessaire et me fait du bien, qui marche toujours, après vingt ans. Je n’y parle plus de drogue, mais je continue à appliquer les principes qui m’ont aidé à

arrêter. J’accueille les nouveaux, je fais le café, je fais en sorte que cela marche. Je rends ce qui m’a été donné. C’est très important, même si pendant la journée, je n’y pense pas du tout. Je ne pense qu’à ma gueule, à mon spectacle...

Quand on met un enfant au monde, on craint qu’il souffre de la même addiction ?

Oui. Mais on ne peut rien faire. J’ai eu un cadeau extraordinaire, je l’ai eu clean et pas dans la défonce. Et puis j’en parlais beaucoup à la maison, car les narcotics anonymes, cela prend énormément d’importance dans ta vie. Tu rentres en religion, surtout au début. Après, il ne faut pas se prendre au sérieux. Si on fait du théâtre, et si on monte *Soissons*, c’est aussi pour en rigoler. Nos comeries, on les raconte, et tout le monde rit. Avec Gabor Rassov, on a choisi cette voie pour raconter le tragique de manière marrante.

Vous avez aujourd’hui de quoi publier un roman. L’écriture est un moment que vous aimez ?

Oui, j’adore. Ce n’est jamais une souffrance, même quand l’exercice est difficile, qu’il faut réduire, corriger, relire. Mais c’est passionnant. Les répétitions, c’est pareil. Il ne s’agit pas d’être génial. C’est du travail artisanal. Commencer petit, être précis, et puis, si, par bonheur, le génie arrive, tant mieux !

→ Bruxelles, Théâtre de Poche, du 4 au 22 février.
Infos, rés. : 02.649.17.27 - www.poeche.be

BERNARD DEROUIN

Riton Liebman "Soissons dans l'Aisne"

En 1995, le comédien Riton Liebman, alors âgé de 30 ans, entame une première et dernière cure de désintoxication. Avec d'autres dépendants, il traverse 56 jours d'abstinence totale : autant de jours de souffrances et d'entraides, de sevrages enfin, autant de paroles mixées et portées dans un nouveau seul en scène au Théâtre de Poche.

Riton, c'est le p'tit gars de *Préparez vos mouchoirs* -film français de Bertrand Blier (1977) avec Gérard Depardieu, Patrick Dewaere, Carole Laure-, un gamin de 13 ans qui avait répondu à une petite annonce que sa maman avait soigneusement planquée dans la poubelle pour qu'il ne la voit pas. Le sort en a décidé autrement. Il se voyait déjà en haut de l'affiche, ça ne s'est pas tout à fait passé comme ça. Mais Riton a plus d'un tour dans son sac et notamment un stylo. Bilingue français-marrant, il écoule ses frasques dans l'encre bleue. Il est le matériau de ses récits, il est son propre pitch. Son écriture est teintée d'autodérision, de moqueries et de tendresse.

Troisième volet de la trilogie

Ambassadeur d'un Bruxelles des années 70/80, Henri Liebman nous invitait à le suivre dans quelques quartiers de sa vie : *Liebman renégat* traitait de son enfance marquée par la personnalité de son père, un papa aimé doublé d'un professeur d'université, Juif pro-palestinien engagé ; *La vedette du quartier* relatait les retombées du fameux tournage auprès de ses camarades bruxellois, puis sa montée à Paris et ses virées dans les boîtes de nuit. *Soissons, dans l'Aisne*, le troisième volet, se déroule dans un centre de désintoxication d'où il tire une galerie de portraits pittoresques, le sien inclus. Revenant sur cet épisode, il confie qu'il aurait été incapable, seul, d'arrêter la drogue : « *Tu peux raconter ta vie pendant des années à un psy, à un médecin, et continuer à te droguer. Avec le groupe, j'ai pu m'identifier. Pour la première fois, je n'étais plus un mec bizarre, complètement dingue, j'étais juste un dépendant comme les autres, un mec normal en prise avec des moments irrésistibles de consommer - obsessions qui avaient rendu ma vie insupportable. Le seul mec avec qui tu peux lutter contre ça, c'est un mec avec lequel tu parles d'égal à égal et qui te comprend très bien. On est ensemble dans un combat au quotidien, on se sent entouré* ». Le comédien s'abstient toutefois de tout jugement, sa pièce n'est pas une leçon de morale : « *Je ne peux parler qu'en mon nom, je n'ai aucun avis sur la drogue ni sur les institutions ni sur la drogue douce. Jamais je ne dirai : « La drogue, c'est pas bien ». Chacun fait comme il veut. Je ne veux pas avoir d'avis parce qu'il n'y a pas à en avoir. La seule chose que je ferai toujours, c'est rapporter mon expérience à quelqu'un me dit : « J'en ai marre, j'ai envie d'arrêter, comment tu as fait ?* ». Guidé, dans ce spectacle, par Gabor Rassov, accompagné de morceaux musicaux de son fils, Félix -Ginger Apollo à la scène-, Riton traduira assurément ce moment critique en thérapie comique.

Faire du marrant avec un sujet qui ne l'est pas

Le rire est pour Riton une marque de fabrique : « *L'humour, c'est mon côté belge et mon côté juif. Je reste un Juif bruxellois émigré à Paris, supporter du Standard, de gauche, voilà. On est beaucoup de choses et dans ce beaucoup de choses il y a belge et juif bruxellois* ». Quand on l'interroge sur sa sensibilité juive, il répond : « *C'est plein de choses... Ce serait l'autodérision, un fatalisme et une façon de transformer tout ce qui nous terrorise dans cette vie en rigolade. Alors, je ne sais pas si c'est juif - je connais des non-Juifs qui le font très bien aussi* ». Mais encore ? Il cherche. Silence. « *La Shoah !* », lance-t-il en boutade. « *La Shoah, c'est un atout. Quand tu ne sais pas quoi dire, tu dis : « La Shoah ! »* », puis, plus sérieusement : « *Pour la plupart des gens de mon âge, de la communauté juive de Bruxelles, « on » a été traversé par l'Histoire qui n'est pas totalement la nôtre. C'est la nôtre à 100% et pas tout à fait la nôtre non plus. On est plein de choses en même temps dont cette histoire-là. C'est-à-dire qu'« on » a été traumatisé par une histoire qui ne nous concerne pas totalement non plus* ». Autre silence, voyage dans sa tête, souvenir, puis confidence : « *Je me rappelle que quand on était petit, on n'avait pas le droit de jouer avec les mecs du CCLJ parce qu'on était à l'UJJP (UPJB)* ». Et aujourd'hui ? « *J'ai un peu... vieilli !* ».

Soissons dans l'Aisne : Riton Liebman, héros rescapé de l'héroïne



Riton Liebman clôt sa trilogie autobiographique. Il y chronique ses 56 jours en cure de désintoxication. Suite (et fin ?) de la psychanalyse.

C'est devenu une habitude entre nous. Comme un jeu de rôles où chacun connaît par cœur sa partie à jouer. Nous, spectateurs, devenons le thérapeute, ou l'analyste, la personne qui écoute, quoi. Lui, Riton Liebman, déroule le bilan de sa vie. Pas besoin de divan, la scène remplit cet office. Et comme le patient se trouve être acteur, il en profite pour faire son show.

Nos rendez-vous ont commencé en 2015 avec *Liebman renégat*, son premier seul-en-scène, le plus touchant, dans lequel il réglait tendrement ses comptes avec un père à la stature écrasante. La séance suivante – *La vedette du quartier* – revenait sur ses débuts triomphants au cinéma (à 14 ans, il jouait aux côtés de Gérard Depardieu et Patrick Dewaere dans *Préparez vos mouchoirs* de Bertrand Blier) et ses désillusions dans le showbiz.

Et voici que, fidèle au poste, le comédien poursuit son introspection avec *Soissons dans l'Aine*. C'est là, dans un bled des Hauts de France, que le trentenaire d'alors échoue dans l'espoir de décrocher de l'héroïne et autres addictions. C'est là, pendant 56 jours, qu'il va livrer combat contre ses dépendances et, par là-même, contre ses démons. Car, au-delà du sevrage et de la terrible épreuve physique qui s'annonce, Henri (de son vrai nom) va devoir se libérer de lui-même, de ses nœuds familiaux, de ses gouffres psychiques et de ses manques, bien plus profonds que ceux, immédiats, de la drogue.

Ce pourrait être mélodramatique, mais l'artiste y injecte sa dose habituelle d'autodérision pour transformer cette chronique d'un toxico repent en tableau plus universel de la condition humaine. S'attardant certes sur son cas personnel, il dresse aussi le portrait de ses collègues de désintox, loin de l'image bling-bling associée à ce genre de manoir pour curistes. « OK, j'avais peut être admis qu'il fallait que j'arrête cette merde et que seul, je n'y arriverais pas, mais je m'attendais à partager les lieux avec des gens connus. Serge Gainsbourg, Jimi Hendrix, Jim Morrison pourquoi pas? Des gens comme moi, brillants, intéressants, et pas ces vieux débris », lance-t-il avec une arrogance assumée.

Au fil des thérapies de groupe, nous faisons donc connaissance avec d'autres paumés, drogués ou alcooliques, jeunes ou vieux, et de toutes les classes sociales. Mais surtout, nous percevons les stratégies de déni, les failles qui ont conduit à la dépendance, le poids de l'entourage, et la lâcheté aussi, qu'une certaine fragilité ne suffit pas toujours à excuser. Si le ton, au début, est un peu maussade, voire monocorde – comme si le patient rechignait à se dévoiler – Riton Liebman finit par fendiller la carapace, en même temps que les confessions se font plus intimes.

Certains seront sans doute rebutés par le caractère très égocentré de ce grand déballage, mais il faudrait vraiment un cœur de pierre pour ne pas être ému par la sincérité d'un homme qui affronte ainsi ses fêlures, au grand jour, alors qu'on les imagine toujours à vif aujourd'hui.

Jusqu'au 22 février au Théâtre de Poche (Bruxelles)

La double peine de la mère de Riton Liebman



Sincère et touchant, l'artiste raconte sa cure de désintoxication. À Soissons.

Terminées les soirées aux Bains Douches, les tournages avec Dewaere et Depardieu, les nuits avec Carole Laure, la rencontre avec Prince aux toilettes, le tout, ou presque, dopé à

l'héro. Fini de mentir. Et de cavalier chaque matin, après l'avoir fait au " *cul des dealers* ", à la pharmacie du coin pour acheter, légalement, et pour deux euros cinquante, sa boîte de codéine. Un médicament contre la toux, mais surtout un produit de substitution, aussi efficace qu'addictif.

Aujourd'hui, c'est à Bucy-le-Long, « *le trou du cul du monde* » que Riton Liebman, dans un langage cru – qui chez lui, ne devient jamais vulgaire –, nous donne rendez-vous.

Sincère et fragile

Sincère, narcissique et fragile, il ne cherche pas les effets de scène, et raconte, avec quelques chaises pour unique décor, sa cure de désintoxication. Lunettes noires, manteau et sac sur le dos, il franchit les grilles du château des Ruisseaux. Tout allait bien. Jusqu'au jour où sa compagne lui propose de partir sur « *une île à la con* » où il n'y a pas moyen de trouver de la codéine. Il prévoit un stock de trente-cinq boîtes, et se fait pincer. Il a beau jurer que c'était pour un copain... Rien n'y fait.

En arrivant, incognito, au centre Apte, il espère rencontrer Gainsbourg ou quelque autre célébrité, mais ne croisera que « la tige », avec son jogging trop court, le « beau Daniel », Tom Cruise des supermarchés, et autres gueules cassées.

Une galerie de portraits livrée avec humanité, pour dire la difficulté d'arrêter. Avec les nuits blanches, les impatiences, ces tremblements incontrôlables qui trahissent le manque, les envies de « foutre le camp », et de céder aux sirènes des croix vertes clignotantes. Il y a aussi le thérapeute avec son accent américain. Et surtout, le groupe, indispensable, malgré les nombreux échecs. Tout cela, l'artiste le raconte sans fard, avec l'humour du désespoir, dans une mise en scène de Gabor Rassov, essentielle pour son témoignage. Le soir de la première, une tête blanche sortait des rangs. Sa mère, chez qui il revenait drogué, malgré lui, et surtout malgré elle. Car ne pouvoir empêcher son fils de se détruire est une chose, assister à ce désastre en est une autre, comme une double peine.

>>> Bruxelles, Théâtre de Poche, jusqu'au 22 février. Infos, rés. : 02.649.17.27 - www.poeche.be



DR

Soissons dans l'Aisne

Riton Liebman nous livre un nouvel épisode de son autofiction théâtrale. Et c'est réussi. - Texte: **Éric Russon** -

Depuis plusieurs années, c'est dans sa propre existence que Riton Liebman puise l'inspiration pour écrire ses seuls en scène. Après *Liebman renégat* en 2013, dans lequel il évoquait la forte personnalité de son père, puis *La vedette du quartier* en 2016, où il retraçait ses débuts au cinéma aux côtés de Dewaere et Depardieu, il raconte aujourd'hui comment il est devenu accroc à la came dans les nuits parisiennes et comment, par amour, il a entamé une cure d'abstinence totale de "*tout produit modifiant le comportement*" au Château des Ruisseaux, près de Soissons. Il raconte Sélim, Beau Daniel, Céline, Vieux Gérard, ses camarades de galère, qui comme lui essaient de décrocher. Toutes ces histoires sont différentes mais conduisent à la même souffrance: la dépendance. Pas une seconde, Riton ne s'apitoie sur leur sort et encore moins sur le sien. Il réussit même, comme dans ses autres spectacles, à nous faire rire du malheur mais pas trop, juste ce qu'il faut. Rire pour ne pas pleurer. Voilà la marque de fabrique de cet artiste qui aura toujours la dégaîne d'un sale gosse mais dans l'œil toute la fragilité du monde. ✕

★★★ Jusqu'au 22/2. Théâtre de Poche, Bruxelles. www.poeche.be

Un Macbeth

Ces derniers mois, *Macbeth* plaît beaucoup aux scènes belges. Après Georges Lini, Michel Dezoteux et le *Macbeth Underworld* au Théâtre royal de la Monnaie, c'est le metteur en scène Guy Theunissen qui livre son adaptation. Mettant l'accent sur le métissage et la parole des femmes, sa version - où le chant et la danse ont une place importante - éclate la géographie de la tragédie de Shakespeare pour la transporter dans un ailleurs où la violence et l'attrait du pouvoir ont le même goût: celui du sang. Son point de vue passe

entre autres par le regard de deux servantes qui désamorcent la noirceur du récit par quelques scènes de comédie mais n'en délivrent pas un message moins fort pour autant. Dans le rôle-titre, Denis Mpunga semble abonné à *Macbeth* puisqu'il interprétait Macduff dans la mise en scène de Dezoteux la saison dernière. - E.R.

★★ Jusqu'au 21/2. Théâtre Jean Vilar, Louvain-la-Neuve. www.atjv.be
Du 3 au 6/3. Théâtre de Liège. www.theatredeliège.be



© Véronique Vercheval

Riton Liebman: “La dépendance a quelque chose de mystérieux”



C'est à l'âge de 13 ans que Riton Liebman joue dans son premier film *Préparez vos mouchoirs* de Bertrand Blier. Par la suite, il tourne dans *Allons z'enfants* de Yves Boisset, *La tête dans le sac* de Lauzier, *L'addition* de Denis Amar, *Aldo et Junior* avec Aldo Maccione. Il se découvre un goût pour l'écriture et montera les spectacles remarquables comme *Dirk le Rebelle*, *La vedette du quartier*, *Liebman Renégat*. Il réalisera des courts-métrages, dont *Mercredi matin* pour lequel il obtient le prix du festival de Vierzon. Après une participation à *Polisse* de Maïwenn, il réalisera son premier long métrage : *Je suis supporter du Standard*. Aujourd'hui, il revient sur le devant de la scène avec un nouveau spectacle *Soissons Dans L'Aisne* qui parle de sa cure de désintoxication avec humour, franc-parler et dérision comme Riton Liebman sait si

bien le faire.

Vous avez grandi à Bruxelles entouré de 3 sœurs, votre père était professeur à l'ULB. Quels souvenirs gardez-vous de votre enfance ?

Nous étions une famille assez chaleureuse. On faisait des blagues et on chantait beaucoup... Ma soeur jouait de la guitare. Nous chantions souvent des chansons assez militantes. Mon père aimait beaucoup les chansons révolutionnaires et aussi les Beatles et Maxime le Forestier... Un doux mélange comme beaucoup de familles à cette époque-là... post révolution 68. Et de temps en temps, ma mère chantait en yiddish.

Et puis, le gros tournant arrive à 13 ans où vous passez un casting un peu par hasard et vous vous retrouvez à jouer dans *Préparez vos mouchoirs* de Bertrand Blier aux côtés de Gérard Depardieu, Carole Laure et Patrick Dewaere...

C'est ce qui fait que je suis là aujourd'hui... Tout le monde connaît ça dans sa vie des tournants comme ça... C'est le destin... Alors est-ce qu'on choisit tout ou pas dans la vie ? Mais c'est certain que si je n'avais pas fait ce film, je n'en serais pas là aujourd'hui. C'était par hasard, mais en même temps pas vraiment... car avant de répondre à cette annonce j'étais déjà un gros déconneur à l'école et j'habitais près du théâtre de Poche et j'allais souvent à la patinoire, car il y avait une patinoire avant et j'étais, un jour, rentré dans le théâtre. J'avais assisté 10 minutes à une répétition et je savais que c'était ça que je voulais faire. J'avais vu des comédiens âgés alors de 20 ans... et j'ai su que c'était ça... C'était également un bon moyen pour ne pas aller à l'école et ne plus étudier. Je n'aimais pas aller à l'école, ça ne m'intéressait pas. Je trouvais les profs cons. Bien entendu, il y en avait des chouettes, mais c'était rare. Ils faisaient mal leur boulot, aucune pédagogie marrante... Et en plus, j'étais mauvais élève et en plus il fallait travailler à la maison. Je préférais me casser, m'enfuir, la récré... Après ça a changé.... À 40 ans, c'est là que j'ai compris le bonheur de bien bosser.

Et après vous allez au Conservatoire...

Oui, mes parents voulaient que je fasse quelque chose. Donc, je suis arrivé au Conservatoire sans passer l'examen d'entrée, car un de mes professeurs avait vu le film. Mais au bout de 3 semaines, je m'emmerdais. Même le Conservatoire ne m'intéressait pas ! J'étais jeune aussi... J'avais 14 -15 ans... Mais apprendre du Racine, du Molière.. Ça ne m'intéressait pas... Ce n'était pas, moi.

Et quand commencez-vous à consommer des drogues ?

Je me suis précipité là-dessus, car je savais que ça allait être génial ! Était-ce une échappatoire ? Oui, sûrement, mais tout le monde en a besoin d'une ! La dépendance a quelque chose de mystérieux, car tu ne sais jamais pourquoi ça tombe sur toi... J'ai commencé à 15 ans. À 17 – 18 ans, c'était régulier jusqu'à mes 30 ans. Jusqu'au moment où je me suis rendu compte que c'était nul. Je n'avançais plus, je ne faisais rien... Je me sentais différent, mais d'une mauvaise façon. Je voyais mes amis vivre, évoluer... et je me demandais pourquoi je devais passer par là.

Et quel fut le déclic pour arrêter ?

Il y en a eu mille de déclics... Combien de fois, ne me suis-je pas dit : "Ah c'est horrible qu'est-ce que j'ai fait ?" ? Combien de fois ne me suis-je pas dit que j'allais arrêter sans jamais le faire ? Il faut savoir que quand tu es toxicomane, tu te caches vachement. Tu ne t'assumes pas en tant que toxicomane. J'ai eu deux périodes dans ma toxicomanie. La première avec de la came. Un jour, j'étais en manque et j'avais entendu par d'autres toxicomanes que quand ils n'avaient rien, ils achetaient en pharmacie des médicaments à base de codéine. Donc je suis allé en pharmacie pour m'en procurer. Quand j'ai bu ce sirop à base de codéine, je n'étais plus en manque. C'était donc génial ! Je n'avais plus besoin de courir après des dealers... J'en ai pris tous les jours... Il n'y a pas un jour de ma vie où je ne suis pas allé à la pharmacie... Un jour, je devais partir en vacances avec ma femme et j'avais fait mes provisions de médicaments à la codéine. Et je me suis fait choper... et pour la première fois au lieu de nier, j'ai assumé. Et le fait de le reconnaître m'a entraîné à vouloir faire quelque chose. Je savais que je n'arriverais pas à décrocher tout seul... Donc, j'ai commencé à aller voir des psys, à aller dans des centres... Et puis, je suis tombé sur une publicité dans un magazine pour le centre dont l'accroche était : "Abstinence totale de tout produit modifiant le comportement". Et je me suis dit que c'était là où je devais aller...

Et vous êtes resté au centre durant 56 jours. Ce n'est pas rien...

C'est rien comparé à une vie ! Deux mois pour te sauver la vie... Mais c'est vrai qu'au début, on se dit que c'est long... qu'on ne peut pas partir deux mois... et on se cherche des excuses. Ça fait partie du déni. Et puis, la cure en elle-même c'est un peu comme le service militaire. C'est dur...mais il y a un côté épopée... C'est un peu comme si tu traversais l'atlantique avec des copains sur un bateau. Tu pleures, tu ris... Et puis, tout change. Quand tu sors, tu ne reprends pas ta vie d'avant. Il y a un programme...

Qu'est-ce qui vous pousse aujourd'hui à parler de cette cure dans le spectacle "Soissons Dans L'Aisne" ?

Parce que c'est un sujet intéressant... et il faut bien raconter quelque chose. Je suis auteur, comédien... Je fais du théâtre... Je raconte des trucs. Pourquoi je ne l'aurais pas raconté ? C'est un sujet en or ! Après si je creuse la question, je suis mort... Je ne me pose pas trop la question sur le pourquoi je le fais. En sortant de ma cure, c'était la première chose que j'ai faite : écrire sur ce sujet-là. J'ai tout de suite vu qu'il y avait une matière incroyable. Quand j'ai une idée, j'attends toujours un peu pour voir si elle tient. Et j'ai écrit 200 pages. Ce n'était pas encore le spectacle, mais une chronique avec tous les personnages que j'avais croisé. J'ai cherché un éditeur, mais je n'ai pas trouvé... Et j'ai laissé tomber... comme d'habitude... Jusqu'à aujourd'hui...

Pour "Soissons Dans L'Aisne", vous avez choisi vos collaborateurs...

C'est ça qui est génial ! Déjà, le théâtre de Poche est une maison qui m'aime et que j'aime aussi. J'ai choisi Gabor Rassov comme metteur en scène. On s'est rencontré, il y a des années sur un pièce à Paris où j'avais un petit rôle. Il écrivait... Oui parce que là, on fait les cons, mais quand il s'agit d'écriture je suis sérieux. Gabor est quelqu'un qui peut être complètement dingue et complètement sérieux. C'est ça que j'aime au théâtre : on est à la fois complètement fou et au travail complètement sérieux. Il y a beaucoup de rigueur dans le travail. Tout a un sens.

Vous portez souvent des volets de votre vie sur les planches. Il y a eu “La Vedette du Quartier” ou vous racontiez vos débuts et votre parcours, “Liebman Renégat” ou vous parliez de votre père...

Ce n'est pas tellement pour parler de moi, mais c'est le meilleur moyen de parler de la vie... de la manière la plus riche et intéressante. Parler de la vie sans sentiments humains, ce n'est pas très intéressant. Et qu'elle est la personne que je connais le mieux au niveau des sentiments humains, c'est moi ! Je ne pourrais pas raconter la vie de quelqu'un d'autre. Ce qui est intéressant dans la narration, c'est de raconter ton intériorité... C'est ça qui fait que tu peux raconter les choses. Ça peut paraître très égocentrique de se raconter comme ça, mais c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour que les autres s'y retrouvent aussi. Et encore plus avec Soissons, car j'avance avec une galerie de personnages que j'ai croisés. C'est important d'en parler aussi avec humour... Car même si c'est lourd de parler d'une cure de désintoxication, il faut la traiter avec le rire !

Prochains projets ?

Prochains projets, si je ne suis pas viré avant (rire)... Il y en a deux ! J'ai un projet de cinéma. C'est l'histoire d'un professeur qui emmène sa classe à Auschwitz et qui va complètement péter les plombs. Lui qui se croyait si super, il va complètement craquer. Et puis, au théâtre je vais parler du troisième volet de mon histoire. Il portera sur la vie d'aujourd'hui. Ce sera moins une épopée... car c'est fini... Je veux dire aujourd'hui je bois mon café et ce qui m'arrive de plus incroyable est de mettre un sucre dedans ! Non, mais... Je vais raconter l'histoire d'un homme qui est complètement fou tout en menant une vie normale. L'histoire d'un mec qui se fait virer du système social et qui décide d'aller au musée tous les jours et qui va lutter pour ne pas devenir complètement fou alors qu'il l'est.

Vous vous considérez comme fou ?

On est tous complètement dingues sinon il n'y aurait pas de guerres... Et si, moi je suis dingue les autres aussi ! Je ne suis pas mieux ou pire que les autres... je suis juste complètement dingue comme les autres. On est fou ! On pense tous qu'à notre gueule. On veut tous un appartement plus grand, des vacances plus chouettes, des amis qui nous aiment... On veut se présenter bien alors que nous sommes des chiens enragés. Une fois que tu le sais, tu fais des efforts. Moi, je dois faire très attention. L'idée d'un peu de pouvoir, on en profite. Je le dis souvent : “Je suis très chouette en interview, mais un gros con dans la vie”. Je gueule, je m'énerve, je suis de mauvaise foi, j'exige des autres énormément de justice alors que pour moi... Je dois faire attention, car j'ai souvent des mauvais comportements. D'ailleurs, une fois que tu te soignes de ta toxicomanie, une fois que le produit est parti; qu'est-ce qu'il te reste ? Tes comportements ! Et c'est ça qui te fait souffrir.

Dans vos interviews, vous dites souvent que vous détestez ne rien faire. Le vide vous angoisse ?

Oui je suis super angoissé à partir de 18h. À 18h, j'ai une angoisse de qu'est-ce que je vais faire et puis ça passe... C'est venu vers 40 ans. C'est l'angoisse du nourrisson, je me suis renseigné... Sauf que moi, je l'ai eu beaucoup plus tard. Il y a beaucoup de gens comme ça... Avant quand j'avais une angoisse, j'allais me défoncer....mais maintenant qu'il n'y a plus ça... Je souffre souvent de la projection d'un truc. Les angoisses passent, mais quand tu es dedans tu ne t'en rends pas compte. Je les gère maintenant en sachant que ça passe. Je vais me faire tatouer “ça va passer” sur mon avant-bras (rire) !

Plus d'info ?

www.poche.be

"Soissons dans l'Aisne" au Théâtre de Poche : chronique douce-amère d'une cure de désintoxication



Riton Liebman sur la scène du Théâtre de Poche - © Zvonock

CRITIQUE ***

Riton Liebman, saison 3

C'est un feuilleton autobiographique que nous propose Riton Liebman au Théâtre de Poche depuis quelques années. Après "Riton renégat" et "La vedette du quartier", nous voici arrivés au troisième volet de la série : nous avons laissé le héros déçu dans ses espoirs d'embrasser une brillante carrière cinématographique.

Ambiance dancefloor : Riton Liebman se trémousse au son d'une musique tonitruante et on le voit sniffer en douce une ligne de coke. Ce temps-là est passé, mais il n'en est pas libéré pour autant de l'emprise des drogues. Comme bon nombre de toxicos, il a trouvé une astuce pour se mentir à lui-même et aux autres : ce sont les pharmacies qui lui fournissent, à un prix dérisoire et sans ordonnance, la substance qui lui permettra d'affronter une nouvelle journée. Sous la forme d'un banal médicament contre la toux, le Néo-codion.

Et puis c'est la rencontre avec Dominique, et l'amour fou qui le fait escalader les grilles d'un parc pour offrir des fleurs à sa dulcinée... Un peu de frime aussi, et des mensonges... jusqu'au jour où il passe aux aveux. Sa décision est prise : il ira en cure de désintoxication au château de Bussy-le-Long, près de Soissons. Ce sera la première et la dernière.

C'est un bonheur de retrouver Riton Liebman, pareil à lui-même, sa présence nonchalante, son humour pince sans rire, même dans les moments les plus sombres, son ironie douce-amère et la pudeur qui entoure ses confidences les plus personnelles. S'il parle encore et toujours de lui-même, ce nouvel opus est aussi une sorte de chronique mi sérieuse mi amusée de son séjour dans l'Aisne, au gré des thérapies de groupe et des rencontres qui ont ponctué ces "cinquante-six jours d'abstinence totale de tout produit modifiant le comportement". C'est une galerie de portraits qui défilent, croqués par une plume à la fois acérée et bienveillante, en empathie avec ces compagnons d'infortune : vous rencontrerez La Tige, insomniaque surnommé "le fantôme du château", Beau Daniel, multirécidiviste aux innombrables conquêtes féminines, Gérard, vieil alcoolique solitaire, ou encore Samir et ses casses foireux qui mourra en prison d'une overdose de médicaments ... Et la jeune Céline, "Miss bonne élève", toujours prompte à distribuer ses conseils, qui retombera dans la dépendance comme tant d'autres.

Même s'il s'agit d'un (petit) château, on ne rencontre pas des stars à Bussy-le-Long. Ce centre public, ouvert à tous, renvoie l'image de notre société, ses paumés marginaux mais aussi Monsieur et Madame Tout-le-Monde, tous ceux qui, comme l'auteur, ont un jour basculé, sans trop savoir pourquoi. Sous le regard complice de Gabor Rassov, et sans accessoires ni images superflues, Riton Liebman nous amuse, un peu, et nous touche, beaucoup. Son spectacle est aussi un message d'espoir, mais sans discours moralisateur : si nous savons que beaucoup resteront enfermés dans leur addiction, nous constatons aussi qu'il est possible, au prix d'un courageux travail sur soi-même, d'en sortir. Avis à tous les professeurs qui souhaitent aborder cette question avec leurs élèves.

EN PRATIQUE

"Soissons, dans l'Aisne" de et par Riton Liebman. Mise en scène : Gabor Rassov

[A voir au Théâtre de Poche jusqu'au 22 février](#)